

# FECERUNT

À chaque page un nouveau voyage

Ce samedi soir, nous nous interrogeons sur notre emploi du temps dominical. Une excursion au Touquet parut une décision de bon aloi et puis l'air vivifiant de la mer ne pourrait pas nous faire de mal. Dominique, organisé en vieux briscard, expulsa d'un tiroir encombré son atlas mondial et sous l'œil amusé des quatre amis, le grand livre bleu s'ouvrit.

Que se passa-t-il dans ces crânes désabusés, en découvrant la page 94, illustrée d'une grande tache sienne, empreinte du Nord de l'Afrique ? Personne ne répondra jamais à cette question, le hasard ou plutôt l'opportunité du moment fit la décision : le Touquet pour un dimanche et pourquoi pas l'Afrique pour un long week-end ?

Beaucoup de gens rencontrés nous ont avoué : « Moi si j'avais pu, j'aurais bien aimé faire... » Ou encore, « Si j'avais eu ta chance, je serais parti ... ». Ces aveux, après coup, témoignent de l'engouement suscité par ce voyage.

Aller très loin et commencer une nouvelle vie, cela sourit à l'esprit aventureux. Mais chacun dit ce qu'il veut et s'étiole en justifications, on raconte ses mots, mais la réalité est un véritable crève-cœur pour ces amoureux qui n'ont pas osé.

Alors je suis vraiment heureux, d'avoir partagé mon voyage en compagnie de mes trois amis.

Laissez-moi vous emmener dans cette aventure, je m'appelle Didier.

C'est fait, nous sommes partis, nous tenons cette réalité comme une vérité et cette vérité nous serre dans le creux de sa main. La route défile à un rythme régulier sous la pluie qui tombe en cette nuit hivernale. Un grand silence nous accompagne sur ces premiers kilomètres, le cœur serré, nos regards fixent la route loin devant. Nous devrions être heureux et rayonnant de joie, nous sommes perplexes et encore indécis, à croire que ce projet est bien plus important qu'il ne le laissait paraître.

Porte d'Orléans nationale 20. Au revoir Paris.

Qui oserait croire en un tel équipage : quatre âmes novices et leurs deux 4l, partis à l'aventure ?

Je conduis Julia, Pierre est à mon côté. Devant nous les feux rouges de Roxane tracent la route. De temps en temps la lumière du plafonnier s'éclaire et nous devinons les têtes chérubines de Thierry et Dominique plongées dans la carte routière...

- Nous serons à l'heure pour huit heures trente au port de Melilla, il est presque huit heures à ma montre, crie Pierre, et le vent emporte ses paroles au large.

Nos regards sont absorbés d'abord avec le port qui se rapproche lentement et puis à bâbord avec cette immensité bleue qui nous abandonne.

- Ça y est nous sommes en Afrique, j'hurle dans la bourrasque marine.

- Un bon conseil les gars, traverser la frontière algérienne au poste d'Afnir c'est plus tranquille, nous distille la voix ironique d'un baroudeur en Land Rover.

Merci l'ami de l'avertissement, l'individu se rend à Dakar. Nous, nous allons en Afrique.

Et nous roulons, nous roulons, la terre rouge s'est transformée en de grands champs cultivés et les champs cultivés ont laissé place à une route désespérément rectiligne.

Et puis le paysage se vide et de chaque côté de la route goudronnée, un sable jaune d'or s'approprie les derniers vestiges d'une maigre végétation. A l'horizon les premières montagnes de l'Atlas se découpent dans un ciel tout bleu.

A nous les mirages, et des mirages, j'en ai plein la tête.

Nous nous arrêtons pour camper, il est 18h00, nous sommes distants de Béchar de deux cent cinquante kilomètres.

La nuit ne va pas tarder à descendre, il fait déjà froid.

Nous prenons position dans un ancien fortin abandonné situé à une cinquantaine de mètres de la route. Vestiges de la colonisation, seuls demeurent les quatre murs et deux tourelles, le toit a disparu. Nous installons notre équipement nécessaire pour passer une nuit confortable.

De nos lits empruntés, je ne me lasse pas d'observer le balai magique des étoiles filantes. Quel spectacle, quelle tranquillité, quelle joie et quel bonheur. Mes trois compagnons d'aventure sont endormis emmitouffés dans leur sac de couchage. Pas une tête, pas un pied ne dépassent de l'épaisse carapace qui

leur sert de refuge. Le froid vif et la féerie de la nuit ont accompli un prodige, je les observe, recroquevillés à l'état fœtal. De ces girons impromptus, de nouveaux nés vont s'extirper et confesser la beauté de la vie : carpe diem.

Et moi, je suis là, à les regarder dormir, à épier cette intimité offerte. Je devine de doux rêves accompagnés ces précieux instants et je m'endors la tête dans les astres grâce à l'inopiné toit magique qui ordonne mes rêves. Onze jours de voyage et déjà tant de villes découvertes: Toulouse, Andorre, Valence, Alicante, Almeria, Melilla, Tlemcen, Saida et demain...

Le ciel gris organise son invisible métamorphose et un premier rayon de soleil timide transperce l'haleine glacée de la nuit fuyante. Ça picore du bec dans la joue.

- Ola, les gars réveillez vous, le café est encore chaud, fredonne Dominique dans le petit matin naissant.

- Bonjour, les pousse-cailloux, lance Pierre. Quel est le programme de la journée?

La carte dépliée, son index ricoche d'oasis en oasis le long du mince filament qui mène aux portes du désert.

- Béchar, Béni-Abbes, Kerzaz et Adrar. C'est good, on trace et ce soir bonjour Sahara.

- Oui. On est partis, reprennent en cœur Thierry et Dominique.

Si la route demeure obstinément rectiligne, le sud algérien nous offre chaque jour de nouveaux paysages, plus beaux les uns que les autres. Les oueds se succèdent et la verdure éclatante des palmeraies vient briser l'harmonie des terres ocre, créant un contraste saisissant qui attire le regard vers l'horizon, là où l'erg majestueux dévoile toute son immensité.

Une tranquillité mystique s'est emparée de ces terres où la vie semble s'être retirée et pourtant au croisement des chemins, des villes s'érigent dans l'aridité du climat et la mémoire de temps ancestraux.

Les visages burinés par le soleil racontent des histoires où les cicatrices du passé projettent leur ombre sur un présent marqué de résilience mais aussi de sourires qui conservent une générosité bienveillante.

Maintenant de grandes dunes se pressent sur notre passage, la terre halète, le désert est là tout proche, nous sentons son souffle silencieux.

- Arrêtons-nous un instant. Nous stoppons. Je veux être le premier à atteindre le sommet de cette vague voilée dans un nuage de poussière ambrée.

Je monte à l'assaut de l'éminence minérale dorée, voguant d'un pas léger sur cette mer étale. Je me sens minuscule au milieu de cette immensité nue où seules quelques rares touffes d'alfa bruissent au vent. Marcher seul dans le désert, mes pieds s'enfoncent, le sol se dérobe. Vais-je rester prisonnier de cette poudre ensorceleuse? Je termine mon ascension à quatre pattes sans même me rendre compte de l'effort fourni et arrivé au sommet j'essaie de réaliser ce que mes yeux écarquillés m'offrent d'irréel : derrière les premières dunes, d'autres dunes et ainsi à perte de vue. Vagues modelées savamment par une main mystérieuse, elles glissent sereinement à l'infini.

De ma poche, je tire un petit mot emporté de France, copié à la hâte et je lis à haute voix:

-Parler du désert, ne serait ce pas, d'abord se taire, comme lui, et lui rendre hommage non de nos vains bavardages mais de notre silence? Effectivement tout est dit, Monsieur Monod.

Tapis en bas de la grande dune j'aperçois mes trois amis occupés autour des deux voitures, le camp est posé, la route poursuit son périple plein sud en face de moi et à l'ouest le plateau rocheux du Draa barre l'autre horizon.

Nous sommes réveillés de bonne heure par l'arrêt d'une voiture. Nous partageons notre maigre petit déjeuner avec deux invites impromptus qui à leur tour nous convient à partager la marmite à Adrar encore distant de cent quatre vingts kilomètres mais nous ne les retrouverons pas.

Il est 13h30, nous ne sommes toujours pas arrivés. C'est notre quatrième arrêt, Julia souffre de sérieux problèmes d'allumage. Nous méditons sur la panne insolite de notre véhicule, perplexes, quand nous percevons le ronronnement gracieux d'une magnifique 4l qui s'immobilise au côté de notre découragement. En Afrique tout automobiliste est mécanicien, enfin tous, sauf nous bien entendu.

Hassen est bien mécanicien, diagnostic sérieux et rapide, le doigt d'allumeur est fêlé et d'une main experte, il nous rafistole l'élément défectueux avec un morceau de scotch. Il est content de lui ou peut être nos mines déconfites l'attendrissent car il nous invite à souper. Quelle aubaine!

Nous repartons à vive allure, le rôle du copilote est devenu primordial: il chasse les mouches qui affluent dans l'habitacle. Enfin nous apercevons Adrar dernier poste d'essence avant le désert, dernier poste d'essence mais aussi d'eau et de provisions.

Hassen habite avec son ami Ibrahim une petite maison carrée rouge. Nous mangeons le couscous et buvons du thé parfumé menthol. La conversation reste discrète, nos deux hôtes parlent un français rudimentaire et puis nous hésitons à les faire répéter notre incompréhension, nous abandonnons toute velléité de débats et privilégions la causerie au coin du feu, enfin la causerie au coin de la bougie.

- Tu es âgé de vingt huit ans, tu parais plus jeune, tu n'as pas d'amie? Questionne Thierry.

-Si, si, Tiri. Mon ami c'est Ibrahim, répond tout gai notre logeur.

Nous demeurons deux jours chez Hassen, l'occasion de découvrir un nouveau mode de vie. Ces algériens du sud possèdent une peau très noire. Ils sont grands, chaleureux, musulmans et fidèles aux pratiques séculaires. Ils semblent bien lointains des problèmes de notre civilisation. Ils vivent sans arrogance et cette constatation nous oblige à la réflexion et au questionnement de l'absurdité de nos propres existences. Tous nous témoignent sympathie, respect et amitié.

Nous sommes bien chez notre ami mais le désert est proche et grande est notre envie d'en découvrir.

Nous calculons qu'il est nécessaire d'emmener trois cents litres d'essence et quatre vingt litres d'eau pour parcourir les mille quatre cent cinquante kilomètres qui nous séparent de Gao au Mali. Dix litres au cent pour chaque véhicule et deux litres d'eau par personne par jour, soit une capacité de subsistance de dix jours. Nous augurons parcourir en moyenne deux cent cinquante kilomètres. Notre traversée durera six jours, c'est mathématique.

Nous empruntons la dernière route goudronnée qui suit l'itinéraire des palmerais, il est 17h00 et la nuit s'affale brutalement. Nous prenons nos quartiers dans une petite bâtisse refuge aux voyageurs.

Notre logement primitif est un arrêt d'autocar, nous sommes tirés de notre sommeil par les discussions de deux autochtones. Nous buvons le café, plions bagage et reprenons la route.

Nous dépassons Reggane, un panneau nous indique Gao 1300 km et Fort Lamy 3000 km, la route laisse place à un chemin tracé dans le sable par les passages précédents.

Nous y sommes enfin, le Tanezrouft, ce désert mythique, le désert des déserts.

Les cinquante premiers kilomètres sont très difficiles. Nous rencontrons beaucoup de passage de sable mou et nos deux comparses s'enlisent désespérément Nous nous arrêtons.

Nous avons parcouru cent vingt kilomètres de piste et nous nous sommes ensablés à neuf reprises, mais il est là, à perte de vue, splendide dans sa nudité.

Cette marée de sable immobile nous interpelle et de l'horizon flamboyant nous percevons un nouvel entendement, vraiment plus rien ne sera comme avant. Parce que l'espace est changé, le temps est changé et nous pressentons que nos destins désormais seront différents.

Nous nous préparons pour la nuit et installons notre campement à quelques mètres d'un fût en tôle noir rempli de sable. Ils sont disséminés tous les dix kilomètres et jalonnent la piste, de plus petits sont repérés tous les cinq kilomètres, ils guident le voyageur sur cette route plein sud.

Le compteur affiche 4252 km depuis notre départ de Paris, il y a dix huit jours, Gao nous attend à un millier de kilomètres.

Nous nous levons de bonne heure et déjeunons en observant l'astre solaire s'étirer à l'horizon. Durant toute la traversée du désert, le soleil se sera levé inexorablement à notre gauche et couché à notre droite sans que nous ayons ressenti l'impression d'avoir parcouru des centaines de kilomètres. La piste du Tanezrouft est orientée plein sud, tracée certainement dans son plus simple appareil pour guider les hommes vers la vie. Cette espérance n'est pas rectiligne et nous utilisons ses méandres pour nous faufiler d'un passage difficile à un autre, contournant les obstacles d'un sable continuellement changeant. Le danger de perdre le fil conducteur de notre route reste constant surtout lorsque la piste s'étale sur plusieurs kilomètres de largeur. Les traces de passage des véhicules précédents s'entrelacent en un véritable réseau et se perdent vers un horizon incertain.

Quelle bonne direction suivre ? Bonne réflexion pour des âmes indécises. Et si nous inscrivions nos hasards dans le choix inopiné de nos yeux fermés aux évidences. Et si nous nous abandonnions le

rigorisme fat du bien penser à la seule logique de la survie. Mais n'est-il pas encore trop tôt ? Ne faut-il pas aller jusqu'au bout de cette roulette au trou unique où la mise serait l'inéluctable ?

Je suis tiré de mes pensées par les vociférations de Pierre.

- Que fais tu les yeux fermés tu dors, ce n'est pas possible, tu veux nous perdre ? Quelle direction je prends ? Je n'ai plus de repères depuis une dizaine de minutes.

- Je réfléchis à la route à suivre.

- Alors réfléchis vite, tu me feras plaisir.

Un nouveau fut à demi enfoui dans le sable nous reconduit sur notre itinéraire balisé, mais le vent est devenu plus fort que la veille et notre visibilité se limite à une dizaine de mètres. Un grand brouillard de sable cache l'horizon. Nous n'avancions plus, une zone de fech-fech nous enserre sur toute la largeur de notre chemin réduisant notre avancée à un lent supplice. Nous nous ensablons tous les cents mètres. Nous sortons les véhicules du borbier, reprenons de l'élan et retournons inexorablement nous planter dans une nouvelle zone mouvante. À chacun notre tour, nous descendons les plaques de désensablage fixées sur la galerie et portons secours à l'équipage enlisé en maudissant le conducteur. Le sable fouette nos visages émaciés protégés de nos foulards. Pour la première fois nous sommes confrontés à une tempête de sable, nous ne distinguons plus les balises, nous avons quitté la piste, en bref nous ne savons plus dans quelle direction nous orienter. Après bien des efforts, nous parvenons à extraire Roxane et Julia de cette gangue sableuse et nous les hissons au sommet d'un monticule plus compact.

Sans aucune visibilité nous ne pouvons continuer notre chemin, aussi décidons nous de planter la tente et d'attendre patiemment que le vent se calme. Il est seulement midi, nous passons l'après-midi à jouer aux cartes sous la tente, abrités des voitures qui servent de paravent.

Dominique estime que nous nous situons exactement sur le tropique du Cancer, cette estimation n'est pas anodine car ce vendredi, vingt deuxième du mois de janvier de l'année 1982, n'est autre que celui de mon anniversaire, vingt cinq ans, un quart de siècle.

Nous décidons de le fêter comme il se doit, dans la bonne humeur et l'allégresse générale, les mauvaises pensées prétextes à nos joutes verbales se sont estompées.

Une nouvelle fois cette hargne redécouverte devant l'obstacle occupe nos cœurs et rien ne pourrait à cet instant s'immiscer au travers de notre amitié. Chaque difficulté matérielle rencontrée au cours du voyage est un pas de plus franchi dans cette quête de la recherche de nous-mêmes.

Nous dînons copieusement et commençons par déguster un bon whisky sagement soustrait à la vigilance de nos douaniers lors de la fouille, dissimulé à l'intérieur d'ampoules de fortifiant. Nous engloutissons notre dernière boîte de conserve, un cassoulet arrosé d'un Saint-Émilion, bouteille offerte à notre départ de Paris. Nous oublions le sable ingurgité toute la journée et nous offrons un véritable cigare, nous sommes heureux.

Nous prenons la route de très bonne heure, le sable est plus ferme le matin. Nous espérons rejoindre Bordj Mokhtar dans la journée distante de trois cents kilomètres.

En trois journées de traversée du désert, nous avons péniblement parcouru quatre cents kilomètres.

Le temps s'est dégagé et la visibilité est redevenue très bonne, nous roulons plein sud et plein pot. Au bout d'une dizaine de minutes, nous apercevons un fût qui se profile au lointain et retrouvons la piste.

Nous traversons une nouvelle zone de fech-fech sans nous arrêter, le souvenir des difficultés rencontrées la veille nous donne des ailes.

Dans la matinée nous atteignons un ancien point d'eau Bidon cinq, aussi nommé Maurice Cortier, en souvenir du premier français à se distinguer dans la traversée du Sahara. Nous faisons halte et buvons une tasse de thé, enfin un verre de thé. Comme précédemment lors de notre traversée de poste Weygand, il ne reste plus que de vieilles carcasses de ce lieu qui fut un dépôt important d'eau et d'essence. Nous gravons nos quatre prénoms sur une citerne.

Au moment de repartir, une nouvelle surprise nous attend. Un berger touareg traverse le lieu avec ses chèvres, elles sont maigrichonnes. D'où vient-il, où va t-il ? Arc-bouté sur son bâton de bois, le dos courbé par les années et l'effort, il nous lance quelques mots en arabe que nous ne comprenons pas et sans même s'arrêter poursuit sa route imperturbable.

Nous n'avons pas réagit et sommes toujours dans l'expectative. Pas d'eau, pas de pâturage, comment survit son troupeau? L'explication nous sera fournie deux heures plus tard, nous rencontrons une méharée, le vieil homme et son bétail précédait la caravane.

Deux touaregs viennent à notre rencontre au galop, ils font s'agenouiller leur chameau et nous présentent leur hommage. Ils portent sur la tête le chèche noir traditionnelle qui recouvre également le bas de leur visage, un large pantalon bouffant leur remonte à mi-corps, ils sont enveloppés dans une gandoura blanche.

Le dialogue est difficile, ils nous montrent leurs sandales et pointent le doigt vers nos pataugas, un échange à l'amiable semblerait les contenter. De grands takoubas, sabres à lame large, ceinturent leur buste et ils n'ont pas l'air content. Nous tentons de parlementer, nous n'osons exprimer un refus et demeurons à proximité des voitures, prêts à un repli stratégique car nous ne sommes pas rassurés.

Devant nos palabres négatives, ils requièrent de la nourriture d'un geste répété de leurs doigts dirigés vers la bouche, nous ne possédons pas grand chose qui contenterait leurs vœux. Nous concluons notre entretien par une offrande de plusieurs boîtes d'allumettes, geste symbolique mais sans grande utilité.

Nous regretterons plus tard notre manque de civilité envers ces gens démunis de l'essentiel.

La route est bonne, nous roulons à vive allure. Je conduis Roxane et à mes côtés Dominique a pris place. Soudain la voiture décolle et retombe lourdement en piquant du nez plusieurs mètres plus loin. Un monticule de sable plus important que les autres est à l'origine de ce vol plané et surtout à ma distraction grisée par une conduite sportive.

La galerie fixée sur le toit se décroche, glisse sur le pare-brise et se plante dans le pare choc qui stoppe sa chute.

Nous n'imaginons pas les conséquences d'une galerie débordant le capot et se fichant dans le sol à la rencontre des essieux avant.

La galerie a enfoncé le capot avant. Nous avons perdu un jerrycan d'eau percé, aucun autre dommage n'est à signaler. Nous remontons notre matériel sur le toit, plus de peur que de mal.

Une heure plus tard, le même incident se reproduit en roulant sur un nid de poule.

Nous décidons de nous débarrasser de la galerie dont les fixations ne remplissent plus leur rôle. Nous répartissons notre équipement entre les deux véhicules et nous reprenons la route.

Un arbre unique et chétif, perdu au milieu de cette solitude, salue notre passage.

Une nouvelle fois, le vent reprend son souffle et soulève de grands rouleaux de sable nous privant de toute visibilité. Nous persistons et atteignons notre objectif.

Il est 16h30. Bordj Moktar est un petit village militaire, poste algérien frontalier où sont déclarées les dernières formalités douanières et policières.

Nous profitons de la présence d'eau pour nettoyer notre vaisselle. Nous quittons le lieu et allons planter notre tente cinq kilomètres plus loin sur la route de Gao.

C'est dimanche, nous faisons la grasse matinée, nous ne sommes pas pressés et procédons au nettoyage complet de nos personnes avant de remettre de l'ordre dans nos véhicules.

En pliant la tente, nous découvrons à son emplacement encore frais, une multitude d'excavations inaperçues la veille, d'ailleurs nous observerons ces bizarreries à plusieurs reprises durant notre voyage.

Nous ne décèlerons jamais l'explication de ce phénomène animalier responsable de ces aspérités.

La véritable calamité du désert dont nous n'aurons jamais réussi à nous débarrasser se nomme la mouche. À chaque arrêt, elles ne manqueront pas l'appel. D'où viennent-elles ? Comment vivent-elles ? Mystère profond saharien.

Nous prenons la direction de Tessalit, premier village malien, distant de cent cinquante kilomètres.

Les cents premiers kilomètres sont parcourus rapidement sur une piste roulante chamarrée de quelques passages de sable mou, les cinquante suivants sont difficiles.

Nous empruntons une route défoncée de trous et plantée de cailloux pointus et roulons à vingt à l'heure sur cette piste chaotique où les risques de crevaison sont éminents.

Enfin Tessalit, il est 16h00.

Notre réserve d'essence s'avère insuffisante pour espérer atteindre Gao, il nous manque quelques litres

d'appoint aussi nous nous renseignons auprès de quelques autochtones. Très spontanément un malien nous propose autant d'essence que nous le souhaitons.

En ces terres reculées de toute réglementation, le marché noir est omniprésent, et puis le village n'est équipé d'aucune pompe à essence. Le litre nous est proposé au prix de six francs cinquante, ce litre en provenance d'Algérie qui ne vaut que deux francs quarante. L'addition s'annonce salée.

Après un marchandage laborieux frisant l'insolence, nous obtenons seize litres d'essence en échange de notre reliquat de dinars algériens. Nous réglons deux cents dinars, soit dix huit francs le litre : une véritable escroquerie.

Un bien mauvais souvenir de nos premiers pas maliens.

L'homme blanc reste l'homme riche, celui qui paie, la misère dicte ses règles.

Irrités ou plutôt vexés de la situation et incapables d'y remédier nous décidons de passer la nuit à l'intérieur de nos voitures stationnées à proximité du poste douanier qui a conservé nos passeports.

Nous nous présentons dès 7h55 auprès de notre gabelou de service. Le fonctionnaire présent nous fait remarquer qu'il n'est pas encore 8h. Nous patientons jusqu'à 8h10 afin de bien faire prévaloir notre abdication devant la férule réglementaire.

Nous récupérons nos passeports et filons en direction d'Aguelhok distant de cent kilomètres.

La piste emprunte la vallée fossile du Tilemsi.

Durant six heures nous roulons sur un chemin d'apocalypse parsemé de trous dans lesquels nos roues rebondissent avant de venir se figer sur des cailloux acérés.

Nous franchissons ce cimetière lugubre, subjugués par la beauté mystique de l'endroit, où chaque pierre noire érigée vers le ciel semble sépulture de morts anciens et vestige de dieux oubliés des légendes d'autrefois.

Le Mali est l'un des pays les plus pauvres de notre planète. Le lire dans un manuel géographique semble bien dérisoire par rapport à la vue de cette réalité.

En quittant Tessalit, nous avons croisé une jeune femme qui portait dans son fichu un enfant. Le ventre grossi par la faim et les yeux clos infectés par la maladie, le bébé n'avait plus la force de pleurer, seuls les mouvements spasmodiques de sa tête témoignaient encore d'un espoir de vie.

L'authenticité de cette vision nous hante sur cette route où tout chose semble figée dans un passé qui ne laisserait pas de place au présent ni à aucun avenir. Là où les moindres distances se perdent à l'horizon, sans eau, sans aucune subsistance, l'espoir a définitivement abandonné ses enfants.

Seul un grand silence pleure sur ces terres.

Dans l'après-midi, nous pénétrons dans la ville d'Aguelhok.

Nous sommes fatigués, les difficultés rencontrées sur la route et surtout le désenchantement du beau voyage ont entamé notre humeur.

Nous remplissons de nouvelles formalités avec la police et quittons rapidement le village.

Nous sommes pris d'assaut par une trentaine d'enfants qui désirent des cadeaux et nous ne savons plus où donner de la tête devant ce déferlement humain.

« Cadeau, cadeau, cadeau », hurlent-ils dans une cacophonie à l'unisson.

Nous plantons notre tente quelques kilomètres plus loin, enfin planter, le sol est tellement dur que les piquets refusent obstinément de s'accrocher à la surface du terrain. Notre abri tient debout grâce à son armature. Nous nous couchons sans discourir.

La route est bien meilleure que celle empruntée depuis deux jours, aussi nous sommes confiants dans notre avance vers Gao, nous espérons rejoindre dans la journée, Anéfis, distant de cent quatre vingts kilomètres.

Je conduis Julia, Pierre m'a rejoint. Thierry et Dominique suivent.

L'autoradio de Julia a rendu l'âme à Tessalit. Nous profitons du silence musical pour reprendre notre perfectionnement en anglais.

La piste est plus roulante mais demeure dangereuse. Plusieurs fois le fracas du frottement du carter de protection du moteur contre une pierre nous incite à la vigilance.

Peu avant midi, nous avons parcouru une centaine de kilomètres et retrouvons un mauvais passage de

sable mou. Après plusieurs essais infructueux et ensablements de rigueur, nous décidons de stopper. Nous sommes dans le Marcouba, zone de sable d'une dizaine de kilomètres de largeur, infranchissable pour deux véhicules de tourisme. Il nous faut sortir de la piste et la contourner ou bien attendre sagement la fraîcheur du petit matin et profiter d'un sable plus compact.

De plus, nous devons être prudents car notre consommation d'essence à tendance depuis quelques jours à augmenter singulièrement en raison des difficultés rencontrées. Il nous reste à peine une cinquantaine de litres pour rallier Gao situé à trois cent vingt kilomètres.

Nous avons parcouru onze cents kilomètres depuis sept jours. Sept jours pendant lesquels la fièvre du désert semble graduellement nous posséder.

Au cours des ensablements du matin, ce sont les occupants du véhicule immobilisé qui se sont débrouillés seuls pour libérer leur véhicule sous l'œil goguenard de leurs complices.

Nos rapports sont tendus et nous n'échangeons plus que quelques bribes de mots lorsque nous sommes réunis tous les quatre. Une gêne palpable s'est glissée entre nous, alimentant une méfiance réciproque qui nous isole chacun de notre côté et nous ne luttons pas contre cette solitude impromptue. Nous nous laissons gagnés par cette indolence moribonde qui conforte chacun de nos êtres dans sa bêtise. Nous sommes prisonniers du silence du désert et l'immensité de ses contrées en constitue nos murailles.

Nous fabriquons nos propres chaînes c'est bien connu, ainsi le veut la nature humaine.

Le paysage est encore différent de celui d'hier, le sable a repris ses aises et se perd à l'horizon. Des arbres dressent timidement leurs branches le long de la piste et des touffes d'herbes éparses jaunies jaillissent du sol, l'herbe à moutons. Des oiseaux inconnus survolent notre campement, devinent-ils quelques nourritures en gestation sur le sol ? Une colonne de fourmis s'étire sur une trentaine de mètres, chaque brindille minuscule est emportée vers un nid secret.

Maintenant lavés, nous découvrons dans le parfum de notre propreté retrouvée, l'ébat aérien de guêpes jaunâtres auquel bientôt viendra se mêler le vol artistique de mouches noires.

La visite de la faune africaine sur notre campement nous a redonné un avant goût de joie, comme quoi, le cirque fait toujours recette surtout grâce à ses clowns.

Ce soir rien ne viendra entamer notre bonne humeur. Nous décidons de continuer la représentation. La soirée sera bonne. Il nous arrive encore de prendre des décisions.

Nous organisons les Africafolies de Gao.

Les hauts parleurs sont installés sur le toit des voitures, le volume à fond, ils crachent dans une distorsion extrême, la violence des coups répétés de Peter qui frappe sur sa guitare électrique tandis que Tommy profite des larsens pour nous souffler mes frères : Who are you.

La musique possédera toujours cette dimension intemporelle inscrite dans l'imagination de ceux qui vivent leurs rêves. Nous sommes heureux.

Le ciel s'est ombragé de grands nuages rouges et noirs qui se découpent lourds sur l'horizon moribond, il ne pleurera pas ce soir, il ne pleure jamais dans le désert des déserts.

Quand il ne reste rien de précis à faire et que le temps ne compte plus, il est bon de surprendre la nature, elle est l'image de ce que devrait être notre pensée.

Nous sommes mercredi, il est 8 heures, nous sommes fins prêts pour affronter le Marcouba.

Illustres gladiateurs d'une époque révolue, tous les quatre, nous sommes alignés face au mastodonte.

La casquette rivée sur le front, le bonnet noir de Thierry dépoussiéré pour la circonstance, nous avons rempli nos gants de nos mains conquérantes, pataugas bien ficelés aux pieds, blouson au corps, nous voici prêts.

Notre regard fixe le lointain mirage, la foule en liesse scande nos noms. La princesse laisse tomber son voile, c'est enfin à nous de jouer. Nous enfourchons nos montures.

Nous avons dégonflé nos pneus, précaution indispensable pour faciliter notre errance sur le sable mou et nous imposons sans coup férir en moins d'un quart d'heure.

Les difficultés rencontrées la veille se sont évanouies et nous arborons le sourire des victorieux.

« Veni, vedi, vixi » crie Pierre debout sur le capot de Julia. Nous atteignons Anéfis sans difficultés.

La police nous commande nos papiers une nouvelle fois.

Deux touaregs profitent de notre arrêt impromptu pour nous accoster, ils souhaitent rejoindre Tabankort, distante de quarante kilomètres. Nos véhicules sont une aubaine pour ces deux pèlerins, allez hop, nous en installons un dans le coffre de Roxane et l'autre le plus imposant entre nous, nous quittons le poste de police rapidement après que l'un d'eux se soit entretenu avec le chef. Super.

Je distingue dans le rétroviseur central ses deux grands yeux, au-dessus d'un nez très droit, les traits fins de son visage expriment l'origine d'une grande pureté ethnique que nous n'avons pas encore rencontrée jusqu'alors. Il est habillé d'une gandoura bleue. Je devine un corps élancé. Ses manières sont mesurées, chaque geste compté est exécuté dans l'harmonie du mouvement, ses yeux fixés sur la route suivent une ligne imaginaire.

Après la sortie d'Anéfis, quelques mots prononcés d'une voix haute et sa main dirigée vers l'extérieur de la route m'interpellent, il nous invite à quitter la piste, une zone de mauvais sable nous barre le passage. Sans aucun doute connaît-il bien la région.

Le paysage change, encore et encore. Toute la magie africaine évanescence nous offre ses trésors, nous traversons une savane aux grandes herbes jaunes.

Nous roulons depuis deux heures, un nouveau signe de la main m'avertit de notre prochaine arrivée. Je suis ses directives et quitte la route. Nous devinons nous diriger vers son village.

Pierre assoupi reprend petitement ses aises lorsque nous pénétrons le campement. Tous deux, enfin libérés, descendent du véhicule. De suite les ordres fusent, des femmes, des hommes s'activent autour de lui. Les enfants restent immobiles se grattant le bas des côtes et nous découvrent d'un air interrogateur. Il doit s'agir d'un notable.

Une femme nous offre du lait de chèvre que nous dégustons avec joie et satiété car depuis notre départ nous nous contentons de lait en poudre. Nous sommes présentés avec honneur à ses compagnes. Elles ne sont pas particulièrement belles et les mouches qui virevoltent autour de leur bouche ne constituent pas un avantage esthétique, en tous cas il ne s'agit pas de mouches empruntées, elles sont bien réelles les mouches.

Il bavarde, lui, qui nous avait réservé un grand silence durant ce parcours, il discourt, il cause, il disserte. Nous ne comprenons rien. Il palabre et maintenant harangue. Et nous comprenons miracle de la langue. Il est en train de me vendre l'une de ses femmes.

Nous quittons le village sous les rires de mes traites amis, direction Tabankort, dernier grand bourg avant Gao. Rapidement nous sommes aux portes de la ville. Nous n'avons pas perdu l'espoir de trouver de l'essence. Nous cherchons auprès d'un chantier de prospection japonais mais sans succès.

La piste contourne Tabankort. Nous roulons depuis un quart d'heure que déjà nous sommes arrêtés par une troupe de soldats maliens. Son officier nous interroge. Il recherche un Land-Rover allemand qui a quitté l'Algérie depuis huit semaines et dont il est sans nouvelle. Nous répondrons négativement. Il nous recommande vigilance et prudence et surtout de ne pas s'éloigner de la piste.

Après mille deux cents kilomètres de traversée de désert, nous sommes rassurés sur notre sort.

Le plus difficile est passé. Nous sommes à quelques kilomètres de Gao.

La nuit tombante nous inspire la recherche d'un endroit sympathique pour notre dernière nuit dans le Tanezrouft. Les réservoirs d'essence sont à sec. Nous finissons notre dernière ration de nouilles. Nous n'avons plus d'eau.

Nous distinguons à l'horizon les lumières de la ville. C'est aussi la fin du Sahara.

Nous venons de parcourir mille quatre cent quarante kilomètres de piste.

Nous pouvions le faire, nous l'avons fait.

Notre histoire n'est pas terminée et ce que nous appréhendions comme le sommet de nos difficultés mais aussi de toutes nos espérances ne sera qu'une étape sur le chemin de nos nouvelles vies.

Mais.... c'est déjà une autre histoire.